

Article extrait de la revue

AL QODS

REVUE INTERNATIONALE ARABO-ISLAMIQUE

N° 2 - 1990

ARABISATION DE LA SCIENCE

Par Abdelaziz BENABDALLAH

Etude publiée par la revue le l'U.N.E.S.C.O

Impact : Science et Société, vol. 26, n° 3

Après quatre siècles de colonisation, aussi bien ottomane qu'occidentale, la langue arabe considérée pourtant par d'éminents orientalistes comme un instrument grâce auquel et à travers lequel la science a fait ses premiers pas au Moyen-Orient – s'est sclérosée et figée. Dans notre élan pour remettre cette langue sur la voie et la remettre au niveau des langues de l'Occident moderne, l'effort soutenu jusqu'ici est demeuré inefficace. La langue arabe a derrière elle la profonde lacune des quatre siècles révolus en plus du vide laissé par une méthode propre à résoudre ce problème de communication.

L'évolution rapide des sciences et des techniques a fait surgir des problèmes de terminologie que même des pays parmi les plus développés ont du mal à résoudre.

Ainsi la France, par exemple, malgré un vaste patrimoine linguistique aux riches potentialités et malgré des dizaines d'organismes lexicographiques spécialisés, n'arrive à combler que très partiellement et au prix d'efforts considérables – les lacunes de son vocabulaire contemporain. Des dix mille concepts élaborés avant les années 80 par les découvreurs de l'ère atomique, à peine la moitié sont exprimés par des mots tirés de la langue française.

On imagine sans peine ce qu'il en est d'autres pays européens, et, plus encore, à quels problèmes se heurtent les pays en voie de développement – en Afrique, en Asie, en Amérique latine – et notamment le monde arabe qui, pourtant, par une terminologie exhaustive, a marqué de son empreinte l'évolution technique et la science expérimentale, tout au long du Moyen Age et dans les débuts des Temps Modernes.

Ce problème linguistique, auquel est confronté le monde en général, se pose, avec d'autant plus d'acuité, dans le secteur arabe, que celui-ci connaît une multiplicité de dialectes qui aggravent les difficultés et écartent parfois toute possibilité d'adaptation et surtout d'unification linguistiques.

Qu'avons-nous, donc fait pour sortir de cette impasse, qui devient, de plus en plus, un labyrinthe commun à tous les peuples, développés ou en voie de développement sont de plus en plus, fonction du potentiel réel des laboratoires et des chercheurs, dans chaque nation. La langue nationale étant l'instrument de recherche et d'élaboration, sur le plan des découvertes scientifiques. On peut se demander, dans ce contexte, quelle est la solution mise en avant par le monde arabe, pour remédier à cette grave lacune, ne serait-ce que partiellement.

Les Arabes se sont, certes, penchés sur ce problème, dès le début du siècle, et ont essayé d'enrichir leur langue d'une terminologie scientifique appropriée. Mais, cet effort très louable et fructueux n'émane, souvent, que d'initiatives isolées, se contredisant les unes les autres, et, aboutissant parfois à une multiplicité de termes, pour recouvrir un même concept qui, en français ou en anglais, s'exprime par un mot unique. Cette pluralité terminologique est de nature à engendrer la confusion, car le temps n'est plus où la profusion des synonymes était signe de richesse linguistique et reflétait une qualité inhérente à la langue en question. C'est pourquoi les académies et les universités arabes, qui œuvraient, jadis, individuellement, chacune dans sa mesure encore restreinte et avec trop de lenteur, essaient de coordonner leurs efforts, au sein d'une fédération académique. Appelée à jouer un rôle capital, celle-ci doit, pour être efficace, s'atteler collectivement à son travail lexicographique, en cherchant à combler les lacunes, tout en éliminant les doubles emplois et les contradictions, car la langue technique ne peut souffrir la présence de termes vagues et imprécis.

Aussi, la tendance actuelle est-elle de coordonner, de manière appropriée, le travail des linguistes et des lexicographes, sous l'égide de la Ligue des Etats Arabes ou l'Organisation de la Ligue arabe pour l'éducation, la culture et la science (ALECSO). Une première initiative, lancée, dès 1960, à partir de l'Afrique du Nord, visait à renforcer la tendance à l'unification et à la mise à jour des néologismes arabes dans la langue technique. Lors d'une tournée entreprise, la même année, au Proche-Orient, le Roi Mohamed V se rendit compte du handicap qui fausserait notre évolution, toute imprégnée d'un pragmatisme moderne, si notre progrès technique, dans le contexte socio-économique, ne s'effectuait pas, sous le signe du génie arabe et à travers la langue du Coran, livre sacré de l'Islam.

Unifier les termes techniques

Un congrès d'arabisation a été convoqué à Rabat, en 1961, avec la participation de tous les Etats arabes et de leur ligue. Ce congrès avait pour but de coordonner les efforts déployés par les pays arabes, en vue d'unifier la terminologie scientifique de leur langue, tout en lui assurant une mise à jour constante. C'est là une tâche aussi grandiose qu'écrasante, une œuvre magistrale, dont la réalisation nécessite un potentiel matériel et humain de grande ampleur. Il s'agit de mettre en mouvement un mécanisme vivant, en lui insufflant un esprit nouveau, de manière que l'apport des arabisants et des arabophones se concrétise de façon harmonieuse. Une telle entreprise nécessite une

planification, à partir d'un recensement précis de notre patrimoine linguistique, méthodiquement et rationnellement inventorié, ordonné et classifié.

Ce travail considérable qui suppose la mise sur pied d'une infrastructure bien adaptée, a été confié à un Bureau permanent d'arabisation (BPA), organisme interarabe siégeant à Rabat, sous l'égide de la ligue des états Arabes. Jusqu'en 1967, un certain nombre de difficultés freinèrent le rythme des initiatives et des réalisations de ce bureau qui, pendant plusieurs années, dut se contenter de moyens très limites, en personnel comme un équipement, le responsable du BPA, d'abord secrétaire puis directeur général du bureau, entreprit, alors une série de tournées dans les états Arabes, en vue de les convaincre de la nécessité d'un tel organisme. C'est, qu'à cette époque, la plupart des pays Arabes n'étaient pas persuadés, qu'ils sont responsables. En outre, des divergences d'ordre politique ou autres avaient toujours, pour effet, de mettre en veilleuse mes rouages de cette coordination, alors que le Maghreb arabe était, de plus en plus, conscient du besoin impérieux et pressant de se dégager de l'engrenage d'une francisation, qui risquait d'apparaître comme une forme de néo-colonialisme.

Ce problème de grande envergure s'aggravait, de jour en jour, avec la prolifération des cadres formés en marge, avec la prolifération des cadres formés en marge de la langue arabe. Aussi, le BPA, malgré le peu de moyens dont il disposait et le peu d'empressement et d'encouragement dont il fut entouré, s'attacha pieusement à l'accomplissement de sa mission, suivant un plan précis et rationnel. Après dix ans de labeur persévérant, ses efforts ont abouti à la publication d'une série de lexiques techniques trilingues (arabe, français, anglais), élaborés à partir d'un répertoire linguistique occidental et d'un dépouillement minutieux des richesses lexicographiques de la langue arabe, notamment dans le domaine scientifique.

Il fallut, à cette fin, constituer un fichier comportant des centaines de milliers de cartes classées alphabétiquement, puis ordonnées, selon diverses séries de spécialisation ; ce fichier comprend un grand nombre de disciplines, se rapportant à tous les cycles et degrés de l'enseignement, ainsi qu'à l'administration et aux services spécialisés. Il est, dès lors, possible d'entreprendre une étude comparée, sur la base d'une documentation sûre ; la méthode se précise et le but que nous nous sommes proposés se présente, avec plus de clarté. Le bureau d'arabisation devient rigoureux et même pointilleux dans la recherche de l'unité, de l'exhaustivité et, surtout, de l'efficacité. Ses lexiques doivent tendre, non seulement à éviter les doubles emplois et les synonymies équivoques, mais aussi à combler un vide immense, en définissant chaque terme technique arabe appelé à exprimer un concept déterminé – ce terme étant unique, comme il l'est dans la plupart des langues de l'Occident.

Nous avons procédé par étapes, sans rien brusquer, et, surtout en ménageant les susceptibilités qui, parfois, tendent à estomper l'apport culturel de la civilisation moderne. Une première série de

volumes a été élaborée comportant les vocables sans illustration ni définitions, avec un index en deux langues. L'adoption du terme arabe ou arabisé est soumise à plusieurs conditions : simplicité, clarté, concordance, avec son homologue anglais et français, dans un contexte précis, qui ne souffre aucune ambiguïté, ni lacune. Ce néologisme doit évoquer les éléments essentiels du concept qu'il exprime.

A ce stade, on peut se demander dans quelle mesure les nouveaux lexiques répondent aux exigences modernes.

Le bureau d'arabisation a-t-il réellement décelé l'origine de toutes les lacunes, de tous les anachronismes de la langue arabe, aussi bien sur le plan interarabe qu'à l'échelle universelle ? Une analyse autocritique rigoureuse pouvait seule dégager les véritables sources de l'ankylose et la stagnation de notre langue, car, pendant longtemps, le monde arabe s'est complu dans l'idée que sa langue était un instrument de civilisation, un véhicule de la science, au point de rester aveugle sur les carences et les lacunes que révélaient les besoins linguistiques de notre temps.

Au cours du congrès d'arabisation (déjà mentionné réuni à Rabat, pour jeter les bases du nouvel organisme), d'éminents linguistes tentèrent de répondre, sérieusement et avec une totale sincérité, à une série de questions, portant sur l'objet même de l'arabisation. Le Maghreb arabe butait, alors, contre l'inimaginable obstacle d'une francisation, qui imprègne et marque profondément toute la superstructure de la société maghrébine. De par sa situation excentrique au sein du monde arabe, seul le Maghreb était conscient de l'ampleur et du danger de cet anachronisme. C'est vers l'Orient arabe qu'il devait se tourner, car là, les œuvres de fond et les ouvrages d'enseignement étaient effectivement les manuels qui irradiaient, à travers la langue arabe, la pensée scientifique moderne, dans les programmes d'un certain nombre d'institutions scolaires privées maghrébines.

Pour coordonner et uniformiser cette terminologie scolaire, nous avons donc commencé par dépouiller les termes usités dans le cycle primaire, en nous référant aux ouvrages agréés par les ministères concernés. Le recensement, effectué à notre siège central, est complété par un inventaire parallèle effectué dans chaque pays arabe, et portant notamment sur les disciplines scientifiques du cycle primaire (calcul, leçons de choses, etc....). L'Egypte elle-même s'attela à cette tâche, avec tout le potentiel dont elle disposait, en inventoriant pendant toute une année, le vocabulaire de l'enseignement primaire. Nous procédions, en même temps, au dépouillement des ouvrages scolaires homologués en France.

Les résultats furent assez voisins (7 000 à 8 000 termes), avec cette différence ahurissante que dans l'ouvrage français, chaque terme exprime une notion, unique et bien définie dans son contenu et ses dimensions, alors que la nomenclature arabe comporte nombre de synonymes, de dérivés et de variantes, tous représentant la même notion.

Le nombre de notions que renferme l'ouvrage français est, ainsi, presque deux fois plus élevé que celui de l'ouvrage arabe ; la formation de l'enfant, à travers l'ouvrage arabe au Proche-Orient est, donc, au moins deux fois moindre. Le cycle secondaire s'en ressent dangereusement, ainsi que le niveau général de l'université.

La recherche scientifique dans le cycle supérieur arabe, serait sérieusement compromise, si les facultés et les écoles supérieures des pays arabes ne continuaient pas à enseigner en français ou en anglais, et surtout à se référer à une documentation bibliographique dans les deux langues. L'université syrienne d'Alep, après une arabisation hâtive, a adopté l'anglais comme véhicule d'enseignement. L'étudiant oriental, formé surtout en arabe, voit ses références diminuer au fur et à mesure, que sa connaissance des langues étrangères s'amenuise, car la bibliographie scientifique en langue arabe est très réduite.

Point n'est besoin de préciser que nous ne mettons pas en cause la langue arabe elle-même, car elle a donné, à travers les siècles, les preuves tangibles de son efficience et de ses virtualités. Le principal fautif, c'est le monde arabe lui-même qui, sous la pression de l'impérialisme occidental, s'est disloqué en deux clans. Ceux-ci se croient certes linguistiquement rapprochés sinon unifiés, mais en fait, ils souffrent de divergences, qui résultent de différences radicales, entre les diverses idéologies et tendances colonialistes qui les ont imprégnés et qui, parfois, constituent autant d'articles d'exportation, pour l'usage exclusif de la consommation indigène. Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer le lexique technique élaboré par l'université de Damas à celui de l'Académie du Caire : création systématique de néologismes chez l'une, « arabisation » (c'est-à-dire simple adaptation formelle du terme étranger) chez l'autre ; parfois manque d'exhaustivité et de concordance chez les deux.

L'esprit scientifique en souffre donc doublement : d'une part, absence de précision, souvent signalée, d'autre part, pluralité terminologique. Pour concrétiser et illustrer le caractère artificiel de certaines divergences, entre les deux secteurs du monde arabe, on peut citer, entre autres, les différences entre les programmes des Français et ceux des Britanniques, qui avaient participé, respectivement, à l'édification du Maghreb et du Machrek arabes. Chacun des deux secteurs arabes croit défendre sa thèse propre, édifiée sur ses options propres, alors que celle-ci constitue en fait une des séquelles d'un colonialisme périmé. La langue arabe est, en effet, le substrat essentiel de notre unité, son support intellectuel capital, le ressort vital de tout élan, qui doit animer l'évolution moderne de la nation arabe. Tous les autres éléments de ce processus n'en sont que les corollaires. D'un examen autocritique fait par le monde arabe, à partir des problèmes réels que nous affrontons, chaque jour, dans nos rapports les uns avec les autres, doit se dégager le caractère technique fondamental du complexe dont nous avons vaguement défini les contours, sous une optique purement passionnelle.

Le problème a pourtant des dimensions d'ordre technique, dont nous saisissons à peine la portée et l'ampleur dans le chaos des révolutions socio-économiques et le contrecoup politico-militaire. Depuis plus de deux décennies, les questions ayant trait à l'arabisation, ne suscitent guère l'attention qu'elles méritent. Chaque pays où groupe régional, surtout au Maghreb, s'enlise, de plus en plus, dans des imbroglios que les solutions partielles et marginales ne sont pas susceptibles d'éclairer. Des congrès d'arabisation improvisés ne peuvent constituer la base rationnelle d'un plan de longue haleine, dans le cadre de la linguistique moderne. Ce qui nous fait cruellement défaut, par suite d'une carence à l'échelle régionale, c'est la coordination des travaux, qui est, pourtant, la plateforme de départ indispensable à toute planification. L'idéal, déjà réalisé par les initiatives syriennes, sur le plan de l'arabisation, souffre d'un manque d'agencement interne.

Il faut essayer d'aborder les problèmes avec objectivité, avec courage, et avec un esprit éminemment scientifique. Gardons-nous de faire supporter systématiquement au colonialisme les conséquences désastreuses de notre dilettantisme et de notre défaitisme.

L'impérialisme est un mal en soi, ce que la colonisation lui-même ne cherche pas à contester. Il reste qu'à nous autres, Nord-Africains, pour ne parler que du Maghreb arabe, la culture française, qui s'est imposée, au dépens de notre propre culture, nous a apporté l'esprit de clarté et de précision. Notre désir est de porter la langue arabe, au niveau des langues modernes, telles qu'elles se présentent en Occident et des solutions préconisées par des langues occidentales comme le français, ou par des langues orientales, devenues instruments régionaux véhiculaires de science et de technique, tels le chinois et le japonais. Nous avons élaboré nos lexiques de manière rationnelle, en les adaptant strictement aux besoins de la technique. La terminologie scientifique s'arabise, à un rythme, et, selon un processus correspondant aux nécessités de notre époque. Elle tend vers la précision, la clarté, et l'exhaustivité.

Pour ce faire, le bureau d'arabisation a amplifié considérablement, certains lexiques en usage au Proche-Orient, à partir de notions dont la gamme ne cesse de s'étendre. Chaque lexique que nous élaborons est caractérisé par l'unité de l'expression, la simplicité du vocabulaire et une adaptation qui tient compte de l'acceptation scientifique universellement admise. Nos cinquante lexiques, montrent bien l'ampleur et l'importance des étapes parcourues et de celles qui nous restent à parcourir, pour faire de la langue du Coran, une langue de science et de technologie, répondant aux données et aux dimensions de l'ère atomique.

Sans doute, la langue arabe est-elle devenue une langue de travail aux Nations Unies ; ne nous leurrons point : ce pas en avant, est, surtout, l'expression d'un choix politique que le Tiers-monde a fait, à partir d'option floue et mal assurées. Notre langue a, certes, fait ses preuves, au Moyen Age ; et d'éminents orientalistes dignes de crédit, comme Louis Massignon, considèrent qu'elle a été l'instrument des communications internationales dans le passé, qu'elle sera le véhicule de la paix

universelle dans le futur, à l'échelle mondiale, et qu'elle doit s'imposer par sa valeur intrinsèque, dans le concert des nations. Mais, le problème n'est pas, pour autant, même partiellement résolu ; il ne s'agit que des premiers pas dans l'œuvre de remise en état, qui doit nous engager dans une voie plus sûre, avec les moyens appropriés, et, surtout, avec le concours, cette fois-ci, de tous les pays arabes.

Cette conscience interarabe, cette foi scientifique étayée, sont à travers notre langue le sûr garant de l'efficience de notre œuvre, qui est celle de toute la nation arabe. L'unification de la terminologie est, donc, une étape dans le processus d'évolution de la langue arabe ; elle doit s'accompagner de l'unification des programmes et des moyens de recherche universitaire. L'universalité de la science, la nécessité de se maintenir, constamment, au niveau technique des progrès scientifiques, et, d'assurer, à l'échelle mondiale, des échanges fructueux, sont autant de critères à prendre en considération, dans l'élaboration de la terminologie moderne arabe.